FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

I. Un mot sur le grand Népomucène et sur son genre d'industrie.

Du temps où les journaux régnaient et où les révolutions se faisaient à leur profit, il me souvient d'avoir passé de joyeux moments dans les bureaux qu'occupait l'un de ces arbitres de l'opinion. Un sentiment de réserve m'empêchent de citer les noms et les lieux; tout ce que j'en puis dire, c'est que la scène se passait dans le sanctuaire où les grandes plumes de l'établissement se dérobaient aux regards profanes et aux importunités du public. Un employé, pourvu de consignes très sévères, avait ordre de n'y laisser pénétrer que les rédacteurs à chevrons, éprouvés, accrédités, et d'en écarter avec soin l'essaim des parasites et des éphémères qu'attirait l'espoir souvent déçu de fournir un contingent au numéro du lendemain.

Cependant, il y avait là un homme qui dérogeait à la loi commune et y faisait évidemment exception. Ses façons de marcher, ses gestes, ses airs de tête imposaient aux garçons de bureau, et aucun d'eux n'eût osé lui demander ses qualités ni ses titres. Les uns le prenaient pour une célébrité; les autres pour un capitaliste; tout s'inclinaient jusqu'à terre devant lui. Il franchissait ainsi les cordons les mieux gardés et déjouait les interdictions les plus rigoureuses. Prévoyait-t-il une résistance? il la désarmait avant qu'elle n'éclatât. Comment? c'était un secret. Au besoin, il avait une prise de tabac pour le caissier, un mot flatteur pour le commis aux abonnemens et des sourires de prince auxquels les subalternes ne résistaient pas. Grâce à ces moyens ingénieux et variés, il entrait partout avec l'autorité et l'aisance d'un maître: bon gré, mal gré, il devenait de la maison.

Quel était donc ce personnage favorisé? Il serait difficile de le dire avec une précision suffisante. Un certain nuage a toujours plané sur ses origines, et il a disparu un beau matin sans indiquer sa destination. Ce qui reste de lui, c'est d'abord un nom: le grand Népomucène. Et encore était-ce là son vrai nom, ou bien un nom de fantaisie, une allusion politique ou littéraire, un piège tendu à la postérité? Autant de mystères: Dieu me garde de les pénétrer. D'ailleurs, si le nom échappe, le chapeau est là; car Népomucène a eu son chapeau comme Napoléon, un chapeau à caractère, irritant à voir et des plus agressifs que le bras humain ait jamais foulés. L'homme, on peut ne l'avoir connu; mais le chapeau, c'est impossible: il vit dans tous les souvenirs avec son cône aplati et ses ailes en cornet; il y restera comme un abus de la forme et l'une des plus grandes impertinences de l'art. Aussi, dans ses heures d'orgueil, Népomucène l'appelait-il son *monument*.

Voilà l'homme: il n'était d'aucun journal et avait un pied dans tous; il se gardait bien d'écrire et donnait le ton parmi les écrivains. Point de grand succès sans lui; il ne l'eût pas souffert. Dans les cafés, dans les divans, il expliquait, au prix de quelques petits verres, comment les auteurs les plus illustres lui étaient redevables de leur situation et par quels procédés familiers il avait conduit jusqu'aux nues de détestables ouvrages. Citait-on un grand nom en sa présence? "C'est moi qui l'ai fait," disait-il; une œuvre célèbre? "C'est moi qui l'ai lancée." Ainsi du reste. Il prenait la gloire à l'entreprise et en disposait à coup sûr; au besoin, il l'eût garantie. En revanche, il ne croyait, ni aux réputations spontanées, ni aux talents qui se produisent et arrivent d'eux-mêmes. Là-dessus son âme était fermée à l'illusion, et, quand on le pressait, il débitait, à propos des renommées contemporaines, une chronique secrète assaisonnée de mille détails et de nature à dérider un collège de bonzes indiens.

On sait ce que peut dans ce monde la confiance en soi unie à un peu de verve et à beaucoup d'aplomb. A ces conditions, il est rare qu'on ne soit ce qu'on veut être. Népomucène l'éprouva. Au début il était seul à s'admirer et à s'applaudir; plus tard, il eut deux coryphées, puis quatre, puis vingt, enfin une cour véritable: son chapeau devint un centre d'opinion. Il ne pouvait paraître dans un foyer de théâtre sans qu'il ne se formât autour de lui un groupe de familiers et de confidents. Ses bons mots étaient recueillis et répétés à la ronde; on lui en prêtait comme on en prête aux beaux esprits. Ce fut ainsi qu'il s'éleva, s'aidant lui-même et aidé par les autres. Rien ne se fit désormais dans le monde des lettres et des arts, qu'il n'eût son avis à donner et son mot à dire. "Qu'en pense Népomucène?" se demandait-on. Et quand il avait parlé, les gens qui aiment les jugements tout faits s'emparaient de l'oracle et le propageaient au sein des populations.

Telle fut l'origine de cette souveraineté, chère aux uns, redoutable aux autres, manifeste à tous: elle n'eut d'autre raison d'être que la volonté de celui qui l'exerçait.

Un jour que nous nous trouvions en petit comité et dans l'asile le plus mystérieux de la rédaction, Népomucène se livra à nous et déchira les voiles. Il sortait d'un déjeuner copieux où les grands vins avaient été prodigués, et il inclinait visiblement à l'attendrissement et à l'abandon. C'était le cas de développer ses théories: il n'y manqua pas. Elles se résumaient à dire que le public est ce qu'on le fait et qu'il existe des recettes pour l'attirer où l'on veut qu'il aille. Trouver ces recettes, voilà l'essentiel. Peu importe l'œuvre, peu importe l'auteur, pourvu que la curiosité soit éveillée à point, l'attention maintenue au degré voulu et l'enthousiasme chauffé à blanc. Ainsi conduit, un succès doit parcourir trente lieues à l'heure, surtout s'il s'y mêle un peu de scandale et des toilettes à effet.

— Jamais ça n'a manqué, ajoutait Népomucène, entraîné par ses souvenirs, jamais quand j'y ai mis la main. C'est infaillible, voyez-vous? et presque mécanique. J'ai fait de la vogue un instrument de précision; cent, deux cents mille coups de piston à la minute, au gré des clients. Voilà la gloire, faites-vous servir. Quand on s'y prend bien, tout nom va aux astres, et même par-delà.

— Quoi! tous? demanda une voix timide.

— Tous! tous!! répéta l'orateur; puis, avec une nuance différente dans l'intonation et comme si tout à coup il se fût heurté à un démenti intérieur, tous! dit-il.... Attendez pourtant.

Un nuage passa sur son front et il se fit dans sa physionomie une révolution soudaine; lorsqu'il reprit la parole, l'accent était triste, la voix émue.

— Non, non, pas tous, dit-il, je me trompais, ou plutôt tous, excepté le petit Lucien. C'est mon seul échec, une ombre dans ma vie! Seul, lui seul! Et Dieu sait si j'y tenais, pourtant!

— Quel Lucien? dit l'un de nous.

— Lequel? Belle demande! répliqua brusquement Népomucène. Mon Lucien à moi! Est-ce qu'il y a deux Lucien? Ah! messieurs, ajouta-t-il avec une vivacité mêlée d'amertume, vous cherchez des romans, vous cherchez des drames? Des drames, des romans! en voilà un pris sur le vif, plus sombre que nature, où le cœur s'en va par lambeaux et s'épuise goutte à goutte le long des chemins!

A l'appui de ces mots, il exhala deux énormes soupirs et laissa tomber sa tête dans ses mains le plus mélancoliquement du monde.

— Eh bien! contez nous ça, s'écria-t-on à l'envi et de toute part.

Népomucène résista d'abord: il tournait au lugubre et semblait moins désireux de s'épancher que de se repaître de sa douleur. Cependant, comme il s'agissait de garder la parole, ses scrupules ne tinrent pas longtemps. Pour les mieux dissiper, on fit venir des cigares et de la bière, et il commença.

II. Récit de Népomucène.—Ce qu'était Lucien.

Vous le voulez, dit-il, je cède, et pourtant je m'étais bien promis de ne point toucher à une blessure qui saigne encore et ne guérira jamais complètement. Ce que c'est que de nous! Moi, un vieux routier, sentimental comme une pierre à fusil, qui a assisté, l'œil sec, aux mélodrames les plus humides, qui ai affronté sans émotion les chevelures hérissées et les hoquets funéraires de l'art contemporain, je sens, au début de cette histoire, mes paupières se mouiller et mon âme s'inonder de tristesse. C'est que je n'y figure pas à titre de témoin seulement, c'est que j'y suis mêlé, c'est que j'y ai engagé une portion de mon existence, et la meilleure. Vous allez apprendre comment:

Rien de plus simple que la manière dont la chose s'ammencha: on dirait un conte de Berquin. Dans les montagnes du Quercy, entre Gourdron et Salviac et près des ruines d'une abbaye jadis célèbre, vivait une digne femme du nom de Mérinval, veuve d'un officier mort au service du pays, et n'ayant plus sur terre qu'un souci et qu'une joie, d'élever son fils dans l'honneur du monde et la crainte de Dieu: c'était la mère de Lucien. Son seul tort (est-ce un tort?) fut de viser trop haut pour lui et de le croire appelé à faire ici bas une grande figure. Aussi n'épargna-t-elle rien pour lui donner une éducation en harmonie avec les destins entrevus. Ses ressources étaient modestes: le revenu de quelques champs joint à une petite pension de l'Etat; mais elle les multipliait par l'économie, et aussi, hélas! par les privations. En âge d'apprendre, Lucien fut envoyé à Cahors comme pensionnaire du collège et boursé de grec et de latin, suivant les méthodes ordinaires de ce genre d'établissements. Mme Mérinval ne s'en tint pas là: elle combla son fils de tous les maîtres d'agrément dont la province est susceptible, danse, escrime, violon, afin qu'il excellât dans les arts et devînt un sujet accompli. Et à quel prix, bon Dieu! et au moyen de quels sacrifices! A douze ans, Lucien maniait l'archet avec un certain aplomb; mais sa mère avait vécu neuf mois de l'année de châtaignes et de lait.

Tant de soins et de dévouement ne tombèrent point sur une terre ingrate: l'enfant grandit au milieu des succès. Quand venaient les vacances, il rapportait plus de lauriers qu'il fallait pour défrayer toutes les sauces de la maison. Quelle joie pour les siens! Quel orgueil pour sa mère! Ses horoscopes étaient justifiés. Elle eût gratté la terre de ses mains plutôt que de laisser avorter, faute de quelques écus, une vocation si brillante. Lucien était bachelier; il fallait, coûte que coûte, en faire un avocat. Mme. Mérinval n'hésita pas. En se réduisant encore et à l'aide d'un petit emprunt, elle parvint à le maintenir pendant trois années sur les bancs de la Faculté de Toulouse. Les inscriptions, les examens, la thèse, le diplôme, que de saignées coup sur coup! Mais du moins, le jeune homme ne quitta la ville des capitouls qu'investi du droit de porter la robe et d'arracher un scélérat au gibet. Il en avait pour son argent.

Un si beau résultat aurait dû satisfaire l'orgueil maternel. Mme Mérinval avait sous la main un licencié qui pouvait ébranler de sa voix les voûtes de trente prétoires et frotter ses manches aux barres des cours d'assises. Que si Gourdon lui semblait indigne de son rabat, il avait Figeac que baigne la Sallé, il avait Cahors où mûrit un raisin généreux. Ces théâtres lui paraissaient-ils trop étroits? Agen était là, à portée, avec une cour et des pruneaux célèbres dans le monde civilisé. Rien n'empêchait le jeune stagiaire d'y produire son costume et ses arguments. Eh bien! non, sa mère ne l'entendait point ainsi; ces belles perspectives ne lui suffisaient pas; elle avait d'autres ambitions pour son fils. Figeac, Cahors, Agen, bicoques que tout cela! C'est Paris qu'elle avait en vue, Paris et son bruit, la ville aux noms éclatants et aux grandes situations. Là seulement Lucien serait dans sa sphère: ailleurs, il végéterait. Tels étaient les rêves de la pauvre veuve! Que Dieu l'absolve: le réveil a été dur.

La fatalité voulut qu'au plus fort de sa préoccupation, on en vint à s'occuper de moi dans ces contrées où rarement un bruit extérieur pénètre. Quelques natifs du Quercy, venus à Paris pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs, avaient pu voir de leurs yeux sur quel pied de familiarité je vis avec ce qu'il renferme de distingué, d'illustre et de puissant. De retour dans leurs sollicitudes, ils ne manquèrent pas de raconter la chose, en y ajoutant les broderies et embellissements que le sujet comportait. Il n'en fallut pas davantage pour me créer dans le département une situation extraordinaire et m'y porter sur les pics les plus élevés de l'opinion. De Martel à Castelnau, de Bretenoux à Puy-l'Evêque, il ne fut plus question que de moi; mon nom volait de clocher en clocher, multiplié par mille échos et relevé par le prestige des distances. Il s'y joignait quelques-uns de ces propos significatifs qui ne tombent point en vain dans l'oreille du provincial et le poussent vers l'exaltation:

"Népomucène est bien posé.... Népomucène a le bras long.... Népomucène fait la pluie et le beau temps.... Il est compère et compagnon avec les ministres.... Il a son couvert mis chez le roi."

Et ainsi du reste; c'était à qui enchérirait. Jugez de l'effet que ces révélations devaient produire sur des êtres primitifs vivant de pain de sarrazin et de coquilles de noix! Il y eut un moment où leur enthousiasme tint du délire. Si j'eusse alors paru aux limites d'un arrondissement, les populations seraient accourues à flots pressés, en me saluant comme un souverain et en me comblant de tous les honneurs imaginables. On eût dételé mes chevaux, prodigué à l'envi les arcs de verdure et les jeunes filles vêtues de lin; on m'eût apporté sur des plats d'argent les clés de toutes les cités. Il est vrai que ce n'eût pas été à titre gratuit: nos gens ne sont pas si naïfs. Dieu sait de quelles demandes j'eusse été assailli et que de bureaux de tabac il m'eût fallu au moins promettre!

Toujours est-il qu'à force de se répandre, le bruit de mon nom arriva jusqu'au hameau isolé qu'habitait Mme Mérinval. Elle tressaillit à l'entendre, comme si elle eût enfin trouvé ce qu'elle cherchait: son instinct de mère la guidait. Deux heures après, elle avait découvert, à l'aide des plus ingénieuses combinaisons, que nos familles s'étaient alliées à une époque indéterminée de leur histoire, et qu'en forçant les choses nous étions un peu parents. Pauvre sainte femme! je ne lui en veux pas: dans le Quercy, nous sommes tous cousins; c'est un effet des eaux du Lot. Or, la parenté une fois admise, il ne s'agissait plus que d'en tirer parti. La chose allait de soi. Dès que j'étais en bonne posture à Paris, il s'en suivait, par voie de conséquence, que je devais faire la fortune de tous mes alliés, les produire, les pourvoir, leur poser des couronnes sur le front, leur ouvrir l'accès des grandeurs. A ce prix seulement, on me pardonnait mon élévation. En proie à son idée fixe, Mme Mérinval ne résista pas à ce calcul; il lui sembla doux de mettre à ma charge l'avenir de son héritier.

— Envoyons Lucien au cousin Népomucène, se dit-elle un beau jour; il a du crédit, il le poussera.

O génie des veuves, voilà de tes coups! Et la menace n'était pas vaine; l'effet la suivit bientôt. Peu de temps après, le départ du jeune avocat était arrêté. En femme prévoyante, Mme Mérinval compléta, marqua et numérota son trousseau: elle y ménagea une grande place aux toiles solides qui se filent dans les veillées et semblent défier la destruction; elle y ajouta quelque-unes de ces fortes chaussures qui serviraient d'armes au besoin et dont les semelles étaient des constellations de clous. Tout à la durée, rien à l'élégance: c'est la loi somptuaire de nos pays; la veuve n'y dérogea point. Ces préparatifs achevés, elle m'adressa une longue lettre où elle s'appliqua surtout à me rendre sensibles les affinités de notre généalogie. D'Hozier n'y aurait pas mis plus de patience ni plus de soin. Remontant à quatre générations, elle établit de la manière la plus péremptoire que nos familles avaient plus d'une fois mêlé leur sang, et que si je n'étais pas son oncle, je devais être au moins son cousin. D'où elle concluait que cette circonstance nous créait des obligations réciproques; que la sienne était de m'envoyer son fils, et la mienne de le bien recevoir: qu'entre parents on se devait cela, et que, d'ailleurs, Lucien était un sujet capable, sachant du latin, ayant pris ses grades et qui me ferait certainement honneur.

Que vous semble du stratagème? Il n'y a que les veuves pour en imaginer de pareils. On a vu des tuiles tomber sur la tête des gens; mais un homme! qui s'y attendrait? et du Quercy encore! J'allais prendre la plume et répondre à la cousine sur un ton un peu sec, lorsque je m'aperçus que sa lettre avait un *post-scriptum*. C'est toujours là que se cachent les bottes secrètes. O damnation! l'enfant était en route: plus moyen de le contremander. Les messageries me l'amenaient, pourvu de provisions de bouche, et d'un moment à l'autre je pouvais le voir entrer dans ma chambre, s'asseoir sur mes fauteuils et réclamer une place à mon foyer. Cette pensée me donna de l'humeur. On abusait de moi, on disposait sans aucune espèce de gêne de mon hospitalité; je résolus de déjouer cette combinaison par un accueil sévère, et de me composer le maintien d'un homme qui ne prend pas des sujets en sevrage, même francs de port.

En effet, lorsque, le lendemain, mon voyageur accourut, tout poudreux encore, pour me présenter ses devoirs et réclamer mes premiers conseils, il ne trouva qu'un visage peu disposé à l'attendrissement. J'étais transformé en bloc de glace. Froissé et confus, il allait se retirer. C'en était fait; nos relations allaient se rompre: une circonstance singulière les renoua. Le jeune homme portait sous son bras un panier d'où s'exhalaient des parfums dont je ne pouvais méconnaître, ni la nature, ni l'origine: ma chambre en était inondée. C'était un envoi de truffes que Mme Mérinval avait cru devoir joindre à l'envoi de son fils. Oh! les veuves! les veuves! rien n'échappe à leur sagacité; elles ont le secret de toutes nos faiblesses. Faut-il le dire? l'accessoire sauva le principal. A mesure que ces odeurs me pénétraient mieux, il se faisait en moi un retour vers de plus généreux sentiments. Le souffle du pays natal passait dans ces émanations savoureuses, et sous cette influence, je m'adoucis à vue d'œil. Le jeune homme était déjà hors de mon logis et sur les marches de l'escalier, lorsque je fis les frais d'une complète réparation. Mes manières changèrent à l'instant: je relevins moi-même. Le ramenant par la main sous le premier prétexte qui s'offrit, je l'installai près de mon feu, dans un bon fauteuil, et lui prodiguai les soins d'un hôte qui se ressouvient de ses devoirs, s'amende et s'excuse. L'entretien s'engagea, et, d'insignifiant qu'il était, devint peu à peu plus intime, plus direct, plus cordial. Je lui parlai de nos montagnes et des souvenirs qui s'y rattachaient, de sa mère et des projets qu'elle avait conçus. De son côté, il se mit à l'aise et montra de l'abandon. Comme un enfant que le contact du monde n'a pas encore dégrossi, il ne me cacha rien, ni de ses ambitions, ni de ses espérances, et dès ce premier jour je pus tirer à son sujet un horoscope bien différent de celui de Mme Mérinval, et qui s'est, hélas! mieux vérifié.

— De la conscience et des mœurs! m'écriai-je dès qu'il m'eut quitté. Voilà un bagage bien dangereux. Ce garçon-là n'arrivera jamais.

III. Où Népomucène enseigne à Lucien l'art de bien dîner à dix-sept sous.

Le sort en était jeté: j'avais un élève. Les truffes de la veuve étaient de premier choix, et le goût acheva ce que l'odorat avait commencé. D'ailleurs, à la mieux définir, cette tâche présentait un côté qui me souriait. Un élève, c'est le sceau d'une position en relief. Quel grand homme n'a les siens, ne serait-ce qu'à titre d'esclaves chargés de célébrer ces louanges et de brûler chaque jour en son honneur quelques grains d'un encens perfectionné? Dans les sciences, il y a toujours un élève près d'un nom illustre; dans l'enseignement aussi: il y en a pour toute chose, même pour le chinois. Pourquoi n'aurais-je pas eu le mien? Jusqu'alors je m'étais contenté d'une grandeur solitaire; je me nourrissais seul de mon influence sur l'opinion; je manquais de thuriféraire et ne créais ni tradition ni école. Que s'il m'eût plu de voler vers d'autres cieux, sur quelles épaules aurais-je laissé tomber le manteau de mon apostolat? Problèmes accumulés, et qu'il importait de résoudre: isolé, j'offrais quelques lacunes; avec un élève, je me complétais.

Voilà comment je pris mon parti d'un événement qui d'abord m'avait causé un peu d'humeur: ce que je perdais du côté de l'indépendance, je le retrouvais amplement du côté de la vanité. J'avais désormais l'espoir de me survivre: je fondais une dynastie. Comme instrument, le hasard me servait à souhait. Lucien était un joli brun, svelte, bien taillé, les traits réguliers, les yeux vifs et fiers, la bouche admirablement meublée. Il régnait sur sa physionomie un air de candeur bien rare à cet âge, rare surtout dans le monde où il allait être lancé. Tout cela avait son prix. Puis, c'était un esprit sûr et patient, aimant l'étude, ayant acquis beaucoup et désirant acquérir encore. Autre avantage. Enfin, il faut le dire, je m'étais fort exagéré les charges qu'il allait faire peser sur moi. Sa mère avait pourvu à tout; elle avait eu le soin de coudre dans un de ses gilets assez de pièces d'or pour suffire amplement aux besoins de la première année. On eût dit vraiment qu'elle battait monnaie. Et encore la digne femme y joignait-elle l'admirable attention de m'envoyer de temps à autre quelques bourriches de truffes, comme si le plaisir que je trouvais dans leur commerce dût tourner au profit de son enfant.

Vous devinez ce qui en résulta: chaque jour je sentis s'accroître l'intérêt que je portais à Lucien. Nous vivions ici dans un tel tourbillon, que peu d'affections y résistent; elles se brisent et se forment presqu'en même temps. Celle-ci eut un caractère durable et presque dominateur. Ce jeune homme eût été de mon sang que je ne l'eusse pas plus tendrement aimé; il me créa un but dans la vie, celui de le voir grandir, se former, s'élever à ma voix et sous ma main. Je m'y attachai comme l'artiste s'attache à son œuvre, avec un enthousiasme mêlé d'orgueil. Je souffrais de ses peines, j'étais heureux de ses joies; l'adoption me parlait avec autant de puissance que la nature. A mes yeux il personnifiait l'enfant de nos monts, rude mais sensible, ardent mais réfléchi. C'était du métal de la trempe la plus pure, quoique difficile à façonner. Aussi, avec quels ménagements je le traitais! Et quand plus tard il m'échappa, quand il abandonna les sentiers faciles que je lui ouvrais pour s'engager dans des voies douloureuses, je n'eus pas la force de le blâmer; à peine m'en restait-il assez pour le plaindre. Mais je m'égare, j'empiète sur les événements; l'émotion me gagne et je brouille les faits. Revenons-y.

Avant tout, il s'agissait d'installer mon provincial: ce fut mon premier soin. Dans un pays âpre aux novices, ma vieille expérience n'était pas de trop; elle présida aux moindres détails de son établissement. Les ressources de Lucien étaient modestes, et il s'était promis de ne jamais les dépasser. Il fallut donc regarder à tout et de très près: au logement, au service, aux faux frais, à une foule de charges. On ne connaît le prix de l'argent que lorsqu'on est obligé de le traiter avec cette rigueur; c'est bien alors le dieu de la fable qui s'échappe sous mille formes et qu'on ne peut ressaisir. Passez-moi l'allégorie: c'est une fleur jetée en passant sur de mélancoliques additions. Toujours est-il qu'après bien des efforts, en prenant un peu sur ceci, un peu sur cela, nous parvînmes à obtenir une balance exacte. Par exemple, les excès de tout genre demeuraient interdits; mais Lucien, avec son cœur virginal, passa facilement condamnation sur ce chapitre.

Il est cependant un point où j'intervins dans un sens opposé et pour conseiller une dépense. D'un premier coup d'œil, j'avais pu voir que la garderobe de mon élève présentait des formes et des coupes trop manifestement empruntées au département du Lot; que le linge était écru et le tissu des vêtements plus voisin de la bure que du drap. Je crois même que les souvenirs avaient des courroies en guise de cordons. Partout l'art était à la hauteur de la matière. De pareils équipements n'auraient pu circuler dans Paris sans exposer leur propriétaire à des appréciations désobligeantes; je voulus épargner ce déboire à mon protégé.

— Lucien, lui dis-je, vous ne pouvez pas porter cela; c'est trop agreste, trop corsé pour nos latitudes. Ces boutons sentent l'églogue; ces coutures ont un air pastoral, on est trop blasé ici pour rendre justice à ces créations de la nature. Croyez-moi, renoncez-y; cédez au mauvais goût régnant; venez dans un magasin de confection verser votre offrande sur les autels de la camelotte. Au lieu d'habits solides, vous aurez des habits transparents; au lieu de chaussures à l'épreuve, vous aurez des bottes sujettes aux inondations. Ce sera tout profit. Et puis, mon ami, si vous y tenez, il y a moyen d'arranger les choses. Vous avez là un coffre héréditaire aussi sûr que massif: entassez-y votre dépouille rustique; puis, quand elle y sera scellée, entourez-la de respect, vouez-lui un culte silencieux. Et plus tard, bien tard peut-être, le jour où vous reprendrez le chemin du Quercy, vous imiterez ce roi qui abandonna la pourpre pour la tunique du berger; vous ferez votre rentrée là-bas dans le même appareil qu'au départ. Ce sera d'un grand effet et un phénomène inouï de conservation.

Cette perspective d'un retour triomphal mit mon jeune homme en belle humeur; il rit et s'exécuta sur-le-champ.

— Vous avez raison, me répondit-il; il faut être vêtu comme tout le monde.

— C'est cela, repris-je, le mot est juste autant que profond. Aller comme tout le monde! L'essentiel est de figurer, de paraître, de représenter. On met tout sur soi, et puis, au dîner, on se serre le ventre. Voilà Paris! Inclinons-nous, Lucien, et volons vers les temples de la confection.

Une heure après, la métamorphose était complète: c'est au point que j'avais moi-même quelque peine à m'y accoutumer. Ce n'était plus mon enfant des montagnes que j'avais sous le bras, mais un jeune gentilhomme, habitué à fouler l'asphalte des boulevards. Il ne semblait pas emprunté sous ses nouveaux vêtements et les portait avec une aisance et une grâce naturelles. [*A continuer.*]

Excentricités de Mentschikoff.—Nous trouvons dans la correspondance du *Courrier de l'Eure* des détails curieux sur les habitudes du prince Mentschikoff. Le prince Mentschikoff s'est fait en Russie une grande réputation de capacité comme général et comme amiral, mais il a certains accès d'originalité. Voici deux anecdotes que des officiers russes internés à Aix ont racontées à un officier français qui les transmet au *Courrier de l'Eure*.

"Sur l'un des vaisseaux qu'il commandait, chaque jour le prince Mentschikoff inventait quelque exercice d'ensemble pour mieux assouplir ses soldats. Un jour, lorsque le vaisseau filait à toutes voiles, il ordonnait, à un signal donné, à l'équipage de se livrer à l'exercice de la pêche: à ce commandement 1,500 marins et soldats, y compris les officiers, s'armaient de lignes improvisées, à un second commandement toutes les lignes étaient plongées dans l'eau et tous les bras restaient tendus jusqu'à ce qu'un troisième commandement vint les relever de cette position. Puis le prince ordonnait le repos et rentrait satisfait dans sa cabine où aucun soldat ne doit pénétrer sous les peines les plus sévères.

"Un autre jour, on simulait un branle-bas de combat; tout le monde était à son poste, canonniers aux pièces, chirurgiens au fond des batteries à l'ambulance avec trousses déployées. Avant l'action, le prince Mentschikoff muni d'un bâton de craie, parcourait les postes, puis, prenant çà et là quelques soldats, il indiquait à chacun, par un signe, l'endroit où, à moment donné, il devait être blessé et conséquemment exprimer la souffrance, jusqu'à ce qu'on le portât à l'ambulance, où le chirurgien devait simuler le pansement ou l'amputation, selon le caractère assigné d'avance à la blessure.

"Une fois un artilleur, désigné pour faire semblant d'être blessé au bras, n'en continuait pas moins à charger sa pièce contre l'invincible ennemi. Le prince croit voir en lui un récalcitrant: "N'as-tu pas compris, lui dit-il, que tu es blessé au bras droit?—*Je vous demande bien pardon, seigneur*, répondit le soldat, *mais j'ai encore le bras gauche pour combattre!*" Enthousiasmé d'une si noble réponse, Mentschikoff tire sa craie, et de suite trace une large croix sur la poitrine de l'artilleur, en lui disant: "*Tu es un brave, je te décore.*" Et tout le temps de sa campagne postiche en mer, le soldat fut forcé de porter sa croix blanche sur sa capote."

A Hit at Chicago.—Some years ago, when Chicago was in its infancy, a stranger took up his quarters at the principal hotel, and inscribed his name on the register as Mr. J——, of St. Louis. For several days he remained there engaged in transacting the business which had brought him to the place, and from his exceedingly plain dress, manners, and general appearance, attracted but little attention.

Soon Mr. J—— was suddenly seized with illness, during which he was sadly neglected by his host, and the servants, taking their tone from the master of the house, left him to shift for himself as he best could. Thus matters went on till one morning he was found past praying for. His papers were then examined, that the sad intelligence might be communicated to his friend; when, to the surprise of all, he was found to be one of the wealthiest men in the Western country.

Arrangements were accordingly made for the funeral; but before the last rites were performed the *subject* came to life again, having been the victim of catalepsy, instead of the grim King of Terrors. All were overjoyed at his fortunate escape from so dreadful a fate, and from that time were profuse in their expressions of solicitude, elicited, however, if we may be judges, by "documentary evidence," rather than by any personal regard.

At length some one ventured to ask how things appeared to him while in his trance, to which he thus replied:

"I thought I had come to the river of death, where I met an angel, who handed me a jewel to serve as a pass to the other side. On giving this to the ferryman, I received from him another, which carried me forward another stage in my journey. Going on thus for several stages, receiving at the termination of each a ticket for the succeeding one, I at last reached the gate of the Heavenly City. There I found St. Peter, who opened the door at my summons, pipe in mouth, seated on a small table, on which stood a goodly mug of steaming whisky toddy.

"Good morning sir," said he very politely.

"Good morning, St. Peter," said I.

"Who are you, sir?" asked he, turning over the leaves of a huge ledger.

"My name is J——."

"Very good, sir; where did you live down below?"

"I lived at St. Louis, in the State of Missouri."

"Very well, sir; and now tell me where you died."

"I died at Chicago, in Illinois."

"Chicago," said he, shaking his head; "there is no such place sir."

"I beg your pardon, St. Peter; but have you a map of the United States here?"

"Yes, sir."

"Allow me to look at it."

"Certainly, sir."

With that, he handed down a splendid atlas, and I pointed out to him Chicago on the map.

"All right, sir," said he, after a moment's pause; "it is there, sure enough, so walk in, sir; but I'll be blessed if you ain't the first person that has ever come here from that place."

Thus ended Mr. J——'s account of his *transition* state, and no more questions were asked. [Spirit of the Times.

A friend of ours tells us that one of the most distinguished physicians of Paris writes to a young friend in this vicinity, who is in delicate health, "Take to yourself a young, healthy, virtuous and amiable wife: it will do you more good in one winter than all the mineral water in America for twenty years." [Louisville Journal.

Prospectus du "Patriote des Opelousas."

Samedi 3 Mars prochain, les soussignés commenceront, dans la ville des Opelousas, la publication d'un journal en français et en anglais, sous le titre du Patriote des Opelousas. Cette feuille sera dévouée à la reproduction périodique de toutes les nouvelles politiques, locales, statistiques et variées, d'un caractère propre à instruire et à intéresser les différentes classes de lecteurs qui consulteront ses colonnes.

En politique, le Patriote sera indépendant sans être neutre. Les Editeurs mettront sans crainte sous les yeux du public et livreront à son appréciation la conduite des hommes publics et les tendances des mesures publiques. Renonçant aux dénominations de "Whigs ou de Democrates," soit qu'ils infligent l'éloge ou le blâme, ils s'attacheront à suivre avec attention le cours des événements, dans le but de recommander ce qui est bon, et de condamner ce qui est mal. Les mesures ayant pour objet le bien général seront soutenues de quelques sources qu'elles émanent, et la conduite officielle des serviteurs publics sera exposée avec respect mais sans crainte, à la censure générale dans des termes que justifieront les circonstances.

Sous le titre de variétés, le Patriote publiera les articles qui lui paraîtront les plus propres à satisfaire le goût des ses lecteurs, et ces articles, soit originaux, soit choisis, seront concis, et d'une utilité pratique. Sous cette désignation viendra se ranger tout ce qui pourra intéresser les progrès de l'agriculture et les intérêts généraux des affaires de notre Paroisse.

Les Editeurs du Patriote feront tout en leur pouvoir pour tout ce qui regardera particulièrement les intérêts de la localité. On ne connait que bien peu au dehors les ressources vastes et non encore développées que renferment les limites du vieux comté des Opelousas. La statistique, la population, la topographie de cette région recevront, de temps en temps, une attention proportionnée à leur importance. La salubrité, la beauté et la fertilité du pays offrent plus d'une chance à l'émigration, rien ne coûtera aux Editeurs pour faire valoir ces avantages en faisant un portrait fidèle et en invitant la population et l'industrie à venir développer les richesses de notre sol et en augmenter la valeur.

Le plus grand soin sera donnée à l'Editorial, et des écrivains connus par leur talent, contribueront souvent à remplir ses colonnes. Quant à l'exécution typographique, le Patriote pourra soutenir la comparaison avec les journaux les plus renommés à cet égard.

Tout article d'un intérêt général, lors qu'il ne sera pas trop long, et accompagné du nom de l'auteur, sera inséré, tandis que toute communication revêtue d'un caractère personnel sera invariablement rejetée. Dans l'expression de leurs opinions, les Editeurs agiront avec courtoisie et éviteront tout ce qui pourrait blesser la sensibilité la plus délicate.

Les Editeurs se sont engagés dans cette entreprise avec une confiance et un zèle que leur inspire l'encouragement de plusieurs amis influents et patriotiques. Avec la résolution de réussir ils n'épargneront ni peine ni capital afin de mériter la confiance du public et de s'en assurer l'encouragement.

Le "Patriote" sera publié au prix modéré de deux piastres et demie par an, payable d'avance, le mettant ainsi à la portée des classes les plus nombreuses de lecteurs.

Albert Dejean,
Cyrus Thompson,
Alf. Livingston.

Opelousas, Fevrier, 1855.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidé par Mlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Première Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront comprises les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Maintien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'institutrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal a l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixés par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commencement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musique sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
Le Peinture	20 00
Ouvrages à l'Aiguille	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 16, 1855.

ULYSSE GABEREL, Encanteur Publique et Collecteur pour la Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas. Mars 10.

ALBERT DEJEAN, Avocat et Conseiller, Opelousas, Le., s'occuppera toute affaire concernant sa profession, tant dans la paroisse de St. Landry que dans les paroisses avoisinantes.

JOHN MACDONALD, Ingénieur Civil et Arpenteur, offre ses services au public, il exécutera immédiatement toutes les commandes qui lui seront données. S'adresser à Mr. Charles N. Ealer, encoignure des rues Maine et Landry, Opelousas.

ANDERSON & THOMPSON, Entrepôt de Marchandises et d'Expédition, Washington, Le., ayant complètement installé leur magasin de dépôt dans Water street, sont préparés à recevoir: Coton, Mélasse, Sucre, et toute espèce de produits et de marchandises que l'on leur enverra pour vendre ou pour être vendus en commission par les consignataires.

ED. F. DOREMUS, Dentiste, offre respectueusement ses services à ses amis et au public en général. Tout ordre laissé à ce bureau sera promptement exécuté. Opelousas, 3 Mars, 1855.

CHAS. N. EALER ET CIE. viennent de recevoir un grand assortiment de Belles MONTRES, BIJOUTERIE, etc., de différentes qualités, qu'ils offrent à des prix réduits, pour du comptant. Toute espèce d'ouvrage, concernant leur métier, sera exécuté d'une manière satisfaisante. M. Ealer continuera à donner son attention personnelle à la réparation des Montres, et dans cette occupation il tâchera de faire plaisir à ses nombreux amis et au public. Bureau, enc. des rues Maine et Landry, Opelousas.

PHARMACIE.—Les soussignés ont l'honneur d'informer le public qu'ils viennent de recevoir, à leur Pharmacie, encoignure Main et Bellevue, aux Opelousas, un assortiment très frais de Drogues, Médicines, Parfumeries, Peintures, etc., qu'ils offrent à vendre à des prix raisonnables.

Ils tiennent aussi un assortiment de MEDICINES PATENTEES, et généralement de tous les articles qui concernent leur partie.

On trouvera dans l'établissement, à toute heure du jour et de la nuit, un Pharmacien dont l'expérience et l'attention qu'il portera aux ordonnances de messieurs les médicins, offrent une pleine garantie aux familles. P. LEONCE HEBRARD & CIE.